

# ORTHODOXIE

décembre 2010

N° 131

[vco@gmx.fr](mailto:vco@gmx.fr)

ARCHIMANDRITE CASSIEN  
FOYER ORTHODOXE  
F 66500 CLARA

TÉLÉPHONE EN GRÈCE  
0030 2130417009

Bulletin des vrais chrétiens orthodoxes sous la juridiction de S. B.  
Mgr. Nicolas archevêque d'Athènes et primat de toute la Grèce

## NOUVELLES

Depuis mon retour en Grèce, J'étais très occupé avec une communauté des moniales roumaines qui ont quitté leur monastère néo-calendariste en Roumanie afin de rejoindre notre Synode. J'ai pu leur trouver un monastère au-dessus de Thessalonique où il n'y restait plus que trois moniales. C'est là qu'elles se sont installées avec leur père spirituel l'hiéromoine Nikita. Page 14 il y a deux photos.

Hier, mardi le 22 décembre, il y a encore eu un synode au sujet de l'«évêque» Pantéleimon. C'était de nouveau un trou dans l'eau, comme diraient les grecs, c'est-à-dire beaucoup de palabre sans résultat.

Vôtre en Christ,  
archimandrite Cassien

## TABLE DE MATIÈRE

- MESSAGE DE NOËL
- LE VÉNÉRABLE HIGOUMÈNE MENAS PAPOULIDIS
- LE SCHISME DE 1924
- RECETTE CAREMIQUE
- SUR LES NOCES DE CANA
- L'HISTOIRE DE LA SEPTANTE
- SAINT THÉOPHILE, PÉNITENT
- SAINT LÉON LE GRAND : HOMÉLIE 14
- LA COMMUNAUTÉ ROMAINE

Nos synaxaires sont écrits avec  
du sang, mêlé de larmes et  
de sueur — une encre  
indélébile qui durera pour  
l'éternité.

Archimandrite Cassien

## MESSAGE DE NOËL

On aimerait que tout dans notre vie marche comme sur des roulettes, sans encombre ni heurts. Le message de la Naissance du Sauveur contredit pourtant notre attente.

Depuis la Naissance jusqu'à la Mort, notre Seigneur a vécu le contraire de ce que nous désirons :

Pour naître, ses parents devaient quitter leur village Nazareth et aller à Bethléem. Là nulle place pour se loger et mettre l'enfant au monde. À peine né, dans une grotte, il leur fallait fuir en Égypte et attendre la mort d'Hérode. Ainsi a commencé la vie du Christ sur cette terre et ainsi elle a continué.

L'Église de son côté a vécu à travers les siècles le même drame : persécutions, schismes, trahisons etc. Quel saint en a échappé aux souffrances ?

Si notre nature s'y oppose, cela est humain, mais notre foi doit surmonter tous ces obstacles.

Le message de Noël est un message de paix, mais une paix acquise à grand prix.

Lors de la Naissance du Sauveur dans une pauvre crèche, les anges étaient présents et visibles aux bergers. Lors de notre vie terrestre, avec ses épreuves et difficultés, ces mêmes anges nous accompagnent et nous protègent, même si nous ne les voyons pas avec nos yeux corporels. Ces deux dimensions : terrestre et céleste, sont inséparables dans notre vie – la foi nous le confirme.

Que Celui qui n'a pas dédaigné de naître dans une vile grotte, daigne aussi naître dans nos cœurs souillés par le péché !

Vôtre,  
archimandrite Cassien



## LE VÉNÉRABLE HIGOUMÈNE MENAS PAPOULIDIS (+1987)

Dans le monde, le père Menas s'appelait Athanase Papoulidis. Il naquit en 1903 à Desmena dans le Pont. Sa famille arriva en Grèce au cours de l'échange de population (1923) et s'installa à Thessalonique. Là, Athanasios se maria et travailla honnêtement pour entretenir sa famille.

Il fut ordonné prêtre en 1946 par le bienheureux archevêque d'Athènes Matthieu 1er.

Le zèle du père Athanase fut tel qu'il consacra toute sa vie à l'exercice des fonctions sacerdotales. Il servit comme prêtre dans de nombreuses paroisses de Grèce. Il fut un vrai missionnaire dans le Nord de la Grèce. À Thessalonique (dans le quartier de Néapolis), il fit construire la chapelle Sainte Catherine, où la liturgie fut célébrée quotidiennement par lui pour le bienfait de ses enfants spirituels – surtout durant les périodes de persécution.

En 1977, il reçut le grand et angélique schème, avec le nom de Ménas, en l'honneur du grand martyr saint Ménas d'Égypte et de l'ancien Ménas Brettou. À partir de ce moment, malgré son âge, il ajouta les luttes aux luttes et porta le fardeau des faibles sur son dos.

Il s'endormit paisiblement le 1er Novembre 1987, à l'âge de 84 ans. Il fut enterré au monastère «Axion Estin» à Methoni.



Voilà en bref la vie de ce nouveau saint de notre Église. J'ajouterai un de ses miracles qui me fut raconté et le miracle de ses reliques dont je fus moi-même témoin :

Un jour, après le décès du père Ménas, des ouvriers travaillaient dans un champ de melons près du monastère où vivait autrefois le père. En travaillant ils virent un moine s'approcher d'eux qui leur demanda de charger la voiture de melons et de les apporter au monastère de la part de l'higoumène. Une fois arrivés au monastère et après avoir déchargé les melons, les ouvriers demandèrent l'higoumène, le père Ménas. Les moniales leurs dirent qu'il s'était endormi. (Les ouvriers pensaient qu'il dormait mais les moniales parlaient de sa dormition pour la vie éternelle). Les travailleurs patientèrent donc dans la cour en attendant l'higoumène. Après un assez long laps de temps ils redemandèrent l'higoumène. Les moniales leur confirmèrent qu'il s'était endormi, c'est-à-dire qu'il était mort. Surpris, les ouvriers dirent qu'il leur était apparu et que c'était bien lui qui leur avait commandé d'apporter les melons.

Voici ce que je peux dire concernant ses reliques :

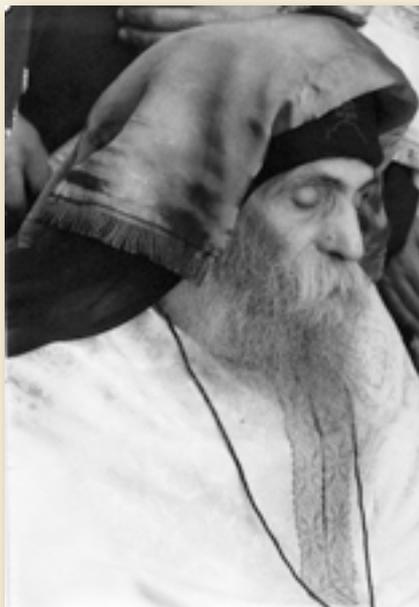
Je connaissais un peu le père Ménas mais je n'avais pas d'estime particulière pour lui. Je célébrais plus souvent à Tirnavo, où le père Ménas allait également souvent bien avant moi. Après son décès j'y retournai une fois. En passant chez une fidèle du nom de Stavroula, celle-ci me dit : «Regarde j'ai ici une paire de pantoufles du père Ménas. Je ne veux pas les donner à n'importe qui. Prends-les, si tu veux.» Je n'osais pas refuser pour ne pas offusquer cette femme, et en partant je mis ces pantoufles, enveloppées dans du papier, au fond de ma voiture. Quelques kilomètres plus loin, je commençai à sentir une odeur forte et agréable. Je compris tout de suite d'où venait cette odeur suave et je m'arrêtai donc pour voir et sentir de près la source de cette odeur. L'odeur de ces pantoufles était extrêmement forte et le papier d'emballage lui-même embaumait. Plus tard, je montrai les pantoufles à d'autres personnes qui firent la même expérience.

Une année après, je repassai chez Stavroula qui me dit qu'elle avait aussi trouvé une brosse et un peigne du père Ménas dont il se servait quand il logeait chez elle. Cette fois-ci

j'étais moins indifférent et je pris ces objets avec piété. je fis exactement la même expérience : dans la voiture tout embaumait.

Ensuite, je confectionnai un reliquaire pour y déposer la brosse sanctifiée – reliquaire qui se trouve à l'ermitage à Clara.

archimandrite Cassien



Dormition du père Menas

Nous ne dépasserons pas les bornes antiques qu'ont posées nos pères, mais nous conservons les traditions telles que nous les avons reçues; car si nous commençons à détruire si peu que ce soit l'édifice de notre Église, c'est l'ensemble qui s'effondrer sous peu.

Saint Jean Damascène (discours contres les icônes II,12)

## LE SCHISME DE 1924

Je n'ai pas l'intention d'écrire l'histoire du schisme de 1924; je voudrais seulement relever quelques aspects de cet événement tragique, qui risque de se reproduire à l'heure actuelle pour une raison non moins grave.

Lors de ce malheureux schisme de 1924, tous les évêques avaient trahi leurs engagements de «garder fidèlement la parole de vérité», en préférant leur tranquillité, leurs avantages personnels et en se souciant plus de leur mitre que du bien de l'Église. Pourtant saint Basile dit : «On ne doit pas faire passer sa sécurité personnelle avant la vérité» (Traité de l'Esprit saint 21). Ce n'est finalement que les membres du clergé inférieur, l'ordre monastique et les laïcs qui ont pris la défense de l'Orthodoxie. Probablement il y avait eu des évêques qui étaient opposés au changement du calendrier, mais leur lâcheté a pris le dessus et ils se sont laissés entraîner par les évêques corrompus.

La cause du schisme en 1924 n'était pas dogmatique, mais il s'agissait d'un piétinement grave de la Tradition de l'Église, qui aurait et qui a finalement entraîné, comme on voit chez les néo-calendaristes schismatiques maintenant, une décomposition latente.

Dans l'Orthodoxie, il n'y a pas une Église enseignante et une Église enseignée, comme chez les latins, mais tout le peuple est gardien de la sainte Tradition. Si la hiérarchie n'est plus à la hauteur et laisse pénétrer les loups dans la bergerie, alors c'est le peuple qui a le droit et le devoir de chasser ces loups même s'ils portent la soutane ou la mitre.

«Dans notre propre hiérarchie, même un prêtre ou un évêque qui se comporte mal ou pense d'une façon erronée, peut être repris et enseigné par un simple diacre ou un moine qui se comporte bien et pense correctement, comme l'atteste une multitude d'exemples.» (saint Nicodème de l'Athos).

L'Église n'a jamais rien gagné avec les arrangements coupables et les compromis. (Autre chose est l'économie).

Est-ce que le peuple aujourd'hui a encore la même foi vivante qu'en 1924, et est-il prêt à se sacrifier pour l'Orthodoxie, ou les fidèles d'aujourd'hui se contentent-ils d'une piété de façade ? A-t-on encore aujourd'hui ce premier amour que nos pères ont eu, ou sommes-nous même prêts à faire des arrangements avec les nicolaïtes, dont parle l'Apocalypse ? (Apo 2,6) Le temps va le montrer.

«Celui qui peut dire la Vérité et ne la dit pas sera condamné par Dieu, surtout s'il s'agit de la foi et des fondements de l'Église orthodoxe qui sont en danger. Ne pas se soucier de telles questions équivaut au reniement, comme démontrer ces choses équivaut à une confession véritable» (saint Basile le Grand).

Une voix qui crie dans le désert (archimandrite Cassien)

Dans l'Église catholique elle-même, il faut veiller soigneusement à s'en tenir à ce qui a été cru partout, et toujours, et par tous; car c'est cela qui est véritablement et proprement catholique, comme le montrent la force et l'étymologie du mot lui-même, qui enveloppe l'universalité des choses. Et il en sera finalement ainsi, si nous suivons l'universalité, l'antiquité, le consentement général. Nous suivons l'universalité, si nous confessons comme uniquement vraie la foi que confesse l'Église entière répandue par tout l'univers; l'antiquité, si nous ne nous écartons en aucun point des sentiments manifestement partagés par nos saints aïeux et par nos pères; le consentement enfin si, dans cette antiquité même, nous adoptons les définitions et les doctrines de tous, ou du moins de presque tous les évêques et les docteurs.

Saint Vincent de Lérin (Commonitorium 3,5)

## RECETTE CAREMIQUE

### PATATES DOUCES RELEVÉES

#### INGRÉDIENTS

Ail  
Huile  
Paprika ou curry  
sel  
poivre  
patates douces  
citron

#### PRÉPARATION

Nettoyer l'ail et hacher.

Mélanger l'huile et l'ail avec les condiments.

Plucher les patates, laver et couper en tranches de 2 cm épaisseur.

Verser sur les patates la préparation.

Etaler sur une plaque métallique du papier de cuisson. Poser les patates dessus et faire rôtir pendant 35 mn à 200 °.

A la fin presser du citron par dessus et servir.



## SUR LES NOCES DE CANA

*saint Romain le Mélode*

Dieu, pour honorer la virginité, a habité un sein virginal, né sans semence, il n'a pas brisé les sceaux de la virginité; il a aussi pris pour épouse l'Église vierge et sans tache. La mère du Christ est donc à la fois vierge et épouse. Il est vierge lui aussi. Mais le lit des époux est saint, car il a fait un ciel de la chambre nuptiale. Bien que né d'un sein vierge et très saint, il n'a pas méprisé l'union du mariage lui qui a tout créé avec sagesse. C'est pourquoi celui qui ne connut pas le mariage, le seul saint et redoutable, était présent dans la salle des noces comme nous l'a enseigné le divin Jean. Celui qui ignore le péché a dîné avec les pécheurs afin de rendre le mariage honorable par sa présence, lui qui a tout créé avec sagesse. C'est là que Paul a trouvé de bonnes références quand il a dit, dans ses écrits, que le mariage est honorable et que la couche du mariage est sans souillure.

Nous nous proposons maintenant de dire le premier miracle que fit à Cana celui qui avait déjà montré aux Égyptiens et aux Hébreux la puissance de ses miracles. Alors la nature des eaux s'était miraculeusement changée en sang; il avait attiré sur les Égyptiens la colère des dix plaies, il avait rendu la mer viable aux Hébreux qui se hâtèrent de la traverser comme une terre ferme. Dans le désert aride, il leur prodigua de l'eau qu'il fait sortir du rocher; et aujourd'hui, aux noces, il modifie de nouveau la nature, lui qui a tout créé avec sagesse.

Alors que le Christ assistait aux noces et que la foule des convives se régalait, le vin leur manqua et leur joie se changea en chagrin ... Voyant cela, la très pure Marie vint aussitôt dire à son Fils :

«Ils n'ont plus de vin; alors je t'en prie, mon enfant, montre que tu peux tout, toi qui as tout créé avec sagesse.»

S'il te plaît, Vierge vénérable, d'après quels miracles de lui as-tu su que ton Fils sans avoir vendangé de raisin pouvait accorder le vin alors qu'il n'avait pas encore fait de miracles auparavant comme l'a écrit Jean l'inspiré de Dieu ?

«J'ai vu moi-même Elisabeth m'appeler Mère de Dieu avant l'enfantement; après l'enfantement Syméon m'a chantée, Anne m'a célébrée, les mages sont accourus de la Perse à la crèche, une étoile annonçait d'avance la naissance, les bergers avec les anges se faisaient hérauts de la joie. Que pouvais-je aller chercher de plus grand que ces miracles, pour croire sur leur foi que mon Fils est celui qui a tout créé avec sagesse ?»

Quand le Christ changea manifestement l'eau en vin par sa puissance, toute la foule se réjouit, trouvant admirable le goût de ce vin. Aujourd'hui, c'est au banquet de l'Église que nous nous asseyons tous, car le vin est changé en sang du Christ et nous buvons tous avec une allégresse sainte glorifiant le grand Époux. Car l'Époux véritable, c'est le Fils de Marie, le Verbe qui est de toute éternité, qui a pris la forme d'un esclave et qui a tout créé avec sagesse.

Très-Haut, Saint, Sauveur de tous, garde sans altération le vin qui est en nous, puisque tu présides à tout.

Toi qui, par ta puissance, changeas l'eau en vin, change en joie l'angoisse des péchés qui nous oppressent, par la Mère de Dieu, ô Christ Dieu, toi qui as tout créé avec sagesse.



## L'HISTOIRE DE LA SEPTANTE

(selon Aristée)

Démétrius de Phalère, bibliothécaire du roi Ptolémée Philadelphie, ayant mis toute son application à amasser dans la bibliothèque d'Alexandrie une infinité de livres, le roi Philadelphie lui demanda un jour combien il en avait déjà. Démétrius répondit qu'il en avait deux cent mille et qu'il se flattait d'y en mettre bientôt jusqu'à cinq cent mille : car, ajouta-t-il, j'ai appris que les lois des Juifs méritent bien d'y avoir place; mais il faut premièrement les traduire de l'hébreu en grec. Le roi repartit qu'il ferait écrire au grand prêtre des Juifs sur cela.

Alors Aristée, auteur de ce récit, qui était présent et qui avait l'honneur d'être garde du corps de ce prince, se souvint d'une chose qu'il avait depuis longtemps dans l'esprit, et dont il s'était ouvert à Sosibius de Tarente et à André, deux de ses amis et des premiers officiers de la garde du roi, qui était de procurer la liberté à un grand nombre de Juifs que le roi Ptolémée, fils de Lagus et père de Ptolémée Philadelphie, avait autrefois amenés captifs en Égypte, lorsqu'il faisait la guerre en Syrie et en Phénicie. Aristée, Sosibius et André prirent donc cette occasion de dire au roi que, puisqu'il voulait faire traduire en grec les livres sacrés des Juifs, il était de sa grandeur et de sa libéralité de délivrer de servitude un grand nombre de Juifs qui étaient dans ses terres, afin que toute leur nation, sensible à cette faveur, lui envoyât plus volontiers les livres qu'il souhaitait.

Le roi ayant demandé de combien pouvait être le nombre de ces captifs, ils répondirent qu'ils étaient environ cent mille. Ce grand nombre ne rebuta point Philadelphie, et il promit qu'il les remettrait en liberté. En même temps, il donna ordre que l'on distribuât à tous ceux qui avaient des esclaves juifs, vingt drachmes par esclave, afin qu'il les affranchissent; et il fit publier en leur faveur un édit, dans lequel il donnait la liberté non seulement aux Juifs que son père ou lui avaient amenés en Égypte, mais aussi à tous les autres qui pouvaient être en servitude pour quelque cause que ce fût. La dépense que le roi fit dans cette occasion fut de plus de six cents talents, qui font de notre monnaie un million quatre cent quarante mille livres, en prenant le talent sur le pied de deux mille quatre cent livres.

Après cela, Philadelphie fit écrire au grand prêtre Éléazar, pour le prier de lui envoyer les livres de la loi, avec des traducteurs capables de les rendre d'hébreu en grec. La lettre fut portée par des ambassadeurs chargés de riches présents, et André et Aristée furent du nombre de ceux que le roi envoya à Jérusalem. Éléazar obéit aussitôt aux ordres du roi, et lui envoya le livre de la Loi, avec soixante-douze Juifs, habiles en grec et en hébreu, afin qu'ils traduisissent les livres sacrés. Il écrivit en même temps au roi pour lui rendre grâce de ses riches présents, et louer sa piété envers Dieu, et la libéralité dont il avait usé envers les Juifs de ses états.

Philadelphie reçut les députés d'Éléazar avec beaucoup de bonté, témoigna un grand respect pour les livres saints qu'ils lui avaient apportés, se prosternant devant eux jusqu'à sept fois, admira la beauté du vélin et de l'écriture en lettres d'or, comme aussi la variété des couleurs dont les feuilles étaient peintes. Il assura ces envoyés qu'il regarderait toute sa vie le jour de leur arrivée comme une fête; et comme il se rencontrait avec le jour auquel ce prince avait vaincu Antigone en bataille navale, il voulut qu'ils eussent l'honneur de manger avec lui. Durant le repas, il leur fit diverses questions auxquelles ils satisfirent parfaitement; et le roi en fut si content qu'il voulut les traiter sept jours de suite, afin de les voir tous les uns après les autres.

Trois jours après, Démétrius de Phalère prit les soixante-douze Hébreux, et les conduisit dans l'île de Pharos par une levée longue de sept stades, et leur ayant fait passer le pont, il les introduisit dans une fort belle maison qui était au septentrion de l'île et sur le bord de la mer, éloignée du bruit, afin qu'ils pussent vaquer sans trouble à la traduction des livres saints. Ils commencèrent donc à y travailler; et discutant entre eux tout ce qui souffrait quelque difficulté, lorsque la chose était arrêtée et en état d'être mise au net, ils la portaient à

Démétrius, qui la faisait écrire par des copistes. Ils travaillaient ainsi depuis le matin jusqu'à la neuvième heure, c'est-à-dire jusqu'à trois heures avant le coucher du soleil. Alors ils retournaient à la ville, où on leur fournissait abondamment tout ce qui était nécessaire pour leur subsistance. Le lendemain de grand matin ils retournaient dans l'île de Pharos à leur travail, et après avoir lavé leurs mains et fait leurs prières, ils se remettaient au travail. Ils continuaient ainsi pendant soixante et dix ou soixante-douze jours.

Quand tout l'ouvrage fut achevé, ils le mirent entre les mains de Démétrius, qui en fit la lecture dans l'assemblée des Juifs d'Alexandrie, afin qu'ils jugeassent de sa conformité avec l'original. Ils en furent très contents, et comblèrent de louanges et Démétrius, qui leur avait procuré cette version, et les interprètes qui l'avaient faite. Après cela ils prononcèrent anathème contre quiconque ferait quelque changement au texte de cette version, de quelque manière que ce fût. Le roi étant informé de tout ce qui s'était passé, en témoigna beaucoup de satisfaction. Il se fit lire la loi de Moïse, et en admira la sagesse. Il demanda à Démétrius pourquoi nul historien ni aucun poète n'avait fait mention d'un ouvrage si divin. Démétrius lui répondit que c'est le respect qu'on avait toujours eu pour un livre si divin qui en avait détourné; que Théopompe, en ayant inséré quelque chose dans son *Histoire*, avait été frappée d'une maladie qui lui avait troublé l'esprit; et que Théodote, poète tragique, en ayant voulu mettre quelques parties dans ses poésies, en avait perdu la vue; et que l'un et l'autre avaient été guéris miraculeusement, lorsqu'ils avaient reconnu et confessé leur faute.

Philadelphie reçut donc l'ouvrage des interprètes avec de très grandes marques de vénération, et le fit mettre dans sa bibliothèque, où il commanda qu'il fût gardé avec grand soin. Il combla de louange les Septante traducteurs, les invita à venir le voir souvent, et les renvoya en Judée chargés de riches présents, tant pour eux que pour le grand prêtre Élézar.

Voilà le précis de l'histoire d'Aristée, que cet auteur a dédiée à son frère Philocrates, à qui il rend compte de tout cela comme témoin oculaire et parfaitement instruit de tout ce qu'il dit.

Extrait du *Dictionnaire de la Bible*, in *Première Encyclopédie Théologique*, J.-P. Migne, Paris, 1863.

Dieu est une source de bonté. Il cherche des prétextes qui lui donnent l'occasion de laisser généreusement déborder sur nous sa Bienveillance et de pardonner les péchés, non seulement en ce monde, mais aussi dans l'autre. Il a dit en effet, à propos de ceux qui ont blasphémé le saint Esprit, qu'ils ne seraient pardonnés «ni dans ce monde, ni dans l'autre», donnant ainsi à comprendre qu'il y a un pardon pour certains péchés qui peuvent être absous après la vie présente.

Evergetinos 4,37

## SAINT THÉOPHILE, PÉNITENT

4 e siècle

Fêté le 4 février

Nous l'avouons, ce sera avec plaisir que nous écrirons ici l'histoire de saint Théophile, pénitent, puisqu'elle fera parfaitement connaître au lecteur combien la sainte Vierge est miséricordieuse envers les pécheurs, et combien elle a de pouvoir pour les retirer des abîmes de l'enfer, où ils seraient précipités par leurs vices et par la violence des tentations.

Il arriva, l'an 538, peu de temps avant l'irruption des Perses dans l'empire Romain, qu'un ecclésiastique nommé Théophile, exerçait l'office de trésorier ou d'économe, dans l'église de la ville d'Adna, en la province de Cilicie. Il s'acquittait si dignement et avec tant de fidélité de cette charge, que chacun, depuis les premiers dignitaires de l'Eglise jusqu'à la moindre veuve et le plus petit orphelin de la ville, se ressentait de ses bienfaits. L'évêque étant décédé, aussitôt le clergé et le peuple jetèrent les yeux sur lui pour l'élire en la place du défunt. La chose étant rapportée au métropolitain, il approuva fort ce choix, et commanda à Théophile d'acquiescer à son élection et de soumettre sa volonté et ses sentiments au bon plaisir de Dieu; mais Théophile, qui n'avait que de très bas sentiments de sa personne et se jugeait indigne d'une si éminente dignité, ne voulut point se charger d'un fardeau si pesant que celui de la conduite des âmes; il se trouvait assez embarrassé par l'administration du bien temporel qui n'est que pour les corps. Quelque instance donc que pût faire le primat, jamais Théophile n'y put consentir, si bien que l'on fut contraint d'en élire un autre à cause de son refus.

Cependant, comme le monde est plein de médisants, et qu'il se trouve des Judas dans les plus saintes compagnies, quelques personnes envieuses décrièrent ce trésorier auprès du nouvel évêque, et lui en donnèrent de si mauvaises impressions, qu'il le destitua de son emploi, et le renvoya en sa maison pour ne vaquer plus qu'à ses affaires particulières, sans se mêler davantage de celles de l'Eglise. Voilà donc Théophile qui mène chez lui une vie privée mais comme il n'est rien de plus pernicieux à un homme d'esprit que l'oisiveté, le démon ne manqua pas de lui suggérer des sentiments de vengeance et le désir d'avoir raison des mauvaises langues qui l'avaient perdu. Pour ce sujet, il alla trouver un juif qui faisait profession de magie, et qui était connu pour tel en la ville. Ce juif le voyant, en fut extrêmement étonné, parce que chacun l'estimait comme un homme bien mais ayant appris le sujet de sa venue, il lui donna heure de le venir retrouver la nuit suivante, l'assurant qu'il aurait toute satisfaction. Théophile n'y manqua pas, et le magicien le conduisit en une certaine place de la ville où tous les magiciens s'étaient rassemblés, et où le démon faisait au milieu d'eux l'office d'un roi. Lorsqu'ils y furent arrivés, le démon se fit instruire de ce que demandait ce nouvel assistant. Ensuite, il lui commanda de renier Jésus Christ et Marie sa Mère, et lui promit que, s'il le faisait, il lui donnerait l'accomplissement de ses désirs. Ce malheureux, que la passion emportait, se prosterna aux pieds du démon, l'adora, et, renonçant à Jésus Christ et à Marie, donna sa renonciation par écrit signée de son sang et scellée de son cachet.

Après cela, il s'en retourna avec son magicien, étant très content de cette action, par laquelle il se croyait déjà au-dessus de ses ennemis. En effet, dès le jour suivant, l'évêque qui d'ailleurs reconnut la fausseté des rapports qu'on lui avait faits de son économe, le rétablit en son premier office et déposa celui qu'il avait mis en sa place; ce qu'il fit en présence du clergé et du peuple avec tout l'honneur possible, jusqu'à lui demander pardon de ce qui s'était passé, et de ce qu'il avait si facilement ajouté foi à la médisance. Ainsi Théophile, se voyant d'autant plus honoré qu'on l'avait méprisé et croyant que le bonheur lui venait de l'assistance du démon, en rendait actions de grâces à ce méchant juif magicien et partisan du démon. Cependant, Dieu, qui ne désire point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive, ne voulut pas priver pour jamais Théophile des fruits de tant de bonnes œuvres et de tant de

charités qu'il avait faites aux pauvres, et des services qu'il avait rendus à l'Eglise; il lui donna donc un grand remords et un vif repentir de sa faute de sorte que rentrant en lui-même, il commença à s'affliger par des jeûnes, par des veilles et par d'autres pénitences, et à prier sans cesse la divine bonté de lui pardonner ce crime.

«Hélas !» disait-il, «misérable que je suis, où irai-je pour trouver mon salut ? Malheureux ! qui me fera miséricorde ? Moi, qui ai renié, même par écrit, mon Seigneur Jésus Christ et sa très sainte Mère, et qui me suis fait l'esclave de Satan par ma propre signature, hélas ! me voilà perdu; misérable, qui ai quitté la lumière éternelle pour me plonger dans les ténèbres. C'est moi-même qui suis la cause de ma ruine, et qui me suis procuré la mort. Où irai-je ? à quel asile aurai-je recours ? qui voudra me donner secours ? Ah âme misérable, quel malheur t'est-il arrivé ? Comme il roulait ces pensées et d'autres semblables en lui-même, le saint Esprit lui en suggéra une qui lui fut très avantageuse : c'était de recourir à la Mère de miséricorde, qui est le plus puissant asile des désolés et le port le plus assuré des pécheurs, et qui ne ferme jamais son sein charitable à personne, quelque criminel qu'il puisse être, quand il se jette entre les bras de sa bonté. Afin donc d'obtenir plus aisément sa faveur, ce pauvre pénitent se réfugia à la porte du temple de la très sainte Vierge là, ayant persévéré quarante jours en des jeûnes, en des veilles et en des prières continuelles, et affligé son corps par tous les actes de pénitence qu'il se put imaginer, il eut enfin le bonheur de voir la sainte Mère de Dieu lui apparaître la nuit, en habits de Reine, mais avec une contenance pleine de majesté et un visage sévère.

D'abord elle lui fit ce reproche : «Pourquoi, malheureux, es-tu si effronté que de t'adresser à moi, après m'avoir reniée si lâchement en présence de mon ennemi ? Encore serait-ce peu de chose si tu n'avais offensé que ma personne, moi qui suis la Mère de miséricorde, et qui pardonne aisément mes propres injures mais je ne saurais souffrir que tu aies aussi renié mon cher Fils, qui est ton Dieu et ton Sauveur. Comment veux-tu qu'après cela je me présente à lui pour le prier en ta faveur ?» Théophile ne perdit point courage après un si sanglant reproche, et, se confessant indigne de toute grâce, il lui représenta un grand nombre de pécheurs qui avaient enfin, par leur pénitence, obtenu le pardon de leur faute, comme les Ninivites, Rahab, David, saint Pierre et saint Paul, et, depuis peu, saint Cyprien, premièrement magicien, et ensuite martyr de Jésus Christ; il suppliait son extrême bonté, avec un cœur véritablement contrit, de vouloir le mettre de ce nombre, en lui obtenant le pardon de son crime. La sainte Vierge, touchée de ses paroles, lui promit sa protection, s'il voulait confesser et reconnaître Jésus Christ, qu'il avait renié avec tant d'impiété pour le Fils de Dieu et le Juge des vivants et des morts; ce que Théophile fit d'un esprit parfaitement pénitent, le visage contre terre et fondant en larmes et la divine Marie, de son côté, ayant reçu cette satisfaction, lui promit son assistance et disparut, le laissant au pied de son icône, dont il ne pouvait détourner les yeux, car c'était l'endroit d'où il attendait son salut.

La nuit suivante, cette Reine de miséricorde lui apparut une seconde fois, l'assurant que son Fils avait reçu ses larmes, ses pénitences et ses prières, et qu'il obtiendrait un jour le salut éternel, s'il conservait jusqu'à la fin la véritable foi dans son cœur. Théophile fut extrêmement consolé de cette assurance; mais il était toujours fort en peine de cette promesse qu'il avait écrite et signée de son sang. C'est pourquoi il redoubla plus que jamais ses prières et ses larmes auprès de sa bonne et puissante avocate, afin qu'elle le retirât des mains du démon.

En effet, au bout de trois jours elle lui apparut en songe et lui rapporta son billet, qu'il trouva à son réveil posé sur sa poitrine. Il se leva sur l'heure, et, comme c'était un jour de dimanche, il s'en alla à l'Église et la après l'Évangile, il se prosterna aux pieds de l'évêque, confessa publiquement son péché, lui fit le récit de tout ce qui s'était passé et des faveurs de la très sainte Vierge, qui lui avait rendu son billet, et le supplia instamment de le vouloir faire lire tout haut sur le pupitre, afin que chacun l'entendit. L'évêque prit de là sujet de faire une belle exhortation au peuple, sur l'incompréhensible miséricorde de Dieu, et sur la très puissante intercession de Marie, qui est, disait-il, le véritable pont pour faire passer les

hommes à Dieu, l'espérance des désespérés et l'asile assuré de ceux qui seraient perdait. Après l'exhortation, il commanda à Théophile de se lever et d'approcher de l'autel pour se réconcilier; mais il refusa de le faire avant que son billet fût déchiré et brûlé, ce qui fut fait à l'heure même et aussitôt tout le peuple s'écria durant un long espace de temps : *Miséricorde ! Seigneur ! Miséricorde !* Enfin tous ces cris étant apaisés par le silence que l'évêque imposa à tous les assistants, il poursuivit le saint sacrifice de la liturgie, à la fin duquel il communia Théophile, et lui donna le corps et le sang de Jésus Christ. La présence et la réception de son Dieu lui dilata le cœur et lui causa une si grande joie qu'elle parut jusque sur son visage, que l'on vit briller comme un soleil et les cantiques d'actions de grâces et de louanges recommencèrent dans toute l'assemblée.

Ensuite Théophile s'en retourna dans ce premier temple de Notre-Souveraine, où il avait reçu tant de faveurs du ciel. Mais, s'y étant quelque peu repose, il tomba malade d'une fièvre qui le délivra en trois jours de cette vie de misères pour lui donner l'entrée de la bienheureuse, qui ne finira jamais. Son corps fut enterré en ce même lieu.

C'est ce qu'en écrit Métaphraste, de qui Surius a emprunté son récit.

Qui n'admirerait ici les merveilles de la divine Providence, et qui ne craindrait, voyant jusqu'en quel abîme peut tomber un homme accablé de tristesse et emporté par la tentation ? Mais qui ne bénirait à jamais la bonté de Dieu de nous avoir donné une très-puissante médiatrice en la sainte Vierge, Mère de miséricorde, et asile assuré de tous les pécheurs qui l'invoquent avec un désir sincère de se convertir !

...

tiré de : Les Petits Bollandistes; Vies des saints tome 2

Si les démons furent exaucés lorsqu'ils supplièrent le Seigneur de ne pas les précipiter dans l'abîme, combien plus serons-nous entendus, nous qui avons revêtu le Christ, lorsque nous demandons d'être délivrés de la mort spirituelle ? C'est pourquoi prenons du temps pour la prière, car grande est sa force.

Antiochos le Pandecte

Commettre un grand péché, c'est la mort de l'âme, mais désespérer, c'est déjà l'enfer.

Saint Isidore de Séville, (lib. 2 de summa bone)

«Je vous en prie, par la charité de notre Seigneur Jésus Christ qui s'est livré pour nos péchés, prenons souci enfin de nos âmes. Ayons chagrin de la vanité de notre vie passée. Luttons pour les biens à venir, à la gloire de Dieu et de son Fils. Ne restons pas dans notre paresse et notre relâchement, perdant sans cesse le temps présent par lâcheté, remettant au lendemain ou même à plus tard de commencer l'ouvrage, de peur que, surpris un jour, par Celui qui réclame nos âmes, sans la préparation des bonnes oeuvres, nous soyons exclus de la joie de la chambre de l'Époux et versions sur le passé des larmes vaines et inutiles, nous lamentant d'avoir si fâcheusement négligé le temps de la vie à l'heure où il n'y aura plus aucun temps pour ceux qui se repentent. C'est maintenant qu'est le moment propice, maintenant, le jour du salut (II Cor 6,2). Ce temps-ci est celui de la repentance, l'autre celui de la rétribution; ce temps-ci, celui du labeur, l'autre, celui du salaire; ce temps-ci, celui de la patience, l'autre, celui de la consolation. Aujourd'hui Dieu assiste ceux qui se convertissent de la voie mauvaise, alors il sera un censeur terrible, et qui ne se laisse pas tromper, des actions, des paroles, des pensées des hommes. Aujourd'hui nous bénéficions de son indulgence, alors nous connaissons son juste jugement, lorsque nous ressusciterons, les uns pour un châtement éternel, les autres pour la vie éternelle, et que chacun recevra son dû selon la manière dont il aura agi. Jusques à quand remettrons-nous d'obéir au Christ qui nous a appelés à son céleste royaume ? N'allons-nous pas nous tirer de l'ivresse ? N'allons-nous pas nous ramener de notre vie habituelle à l'exact accomplissement de l'Évangile ? Comment regarderons-nous en face ce jour terrible et éclatant du Seigneur, où le royaume des cieux accueillera ceux qui, par leurs bonnes actions, s'approchent de la droite du Seigneur, et où en revanche ceux qui, par le manque de bonnes actions, sont rejetés vers la gauche, seront recouverts par une géhenne de feu et des ténèbres éternelles, là où il y aura, dit l'Écriture (Mt 8,12; 25,30), pleurs et grincements de dents ? Nous autres, nous déclarons sans doute désirer le royaume des cieux, mais nous ne nous soucions pas des moyens qui permettent d'y atteindre, et, sans accepter aucun effort pour la défense des commandements du Seigneur, nous nous imaginons, dans la vanité de notre esprit, que nous obtiendrons les mêmes honneurs que ceux qui jusqu'à la mort se sont dressés contre le péché.»

Saint Théodosios Le Cénobiarque

## LA COMMUNAUTÉ ROMAINE



Une partie  
des moniales  
sur le quai,  
En attendant  
Le train  
pour  
Thessalonique  
dans  
le banlieue  
d'Athènes.



Le premier  
jour au  
monastère  
de saint  
Spyridon à  
Triandafilia  
après  
la divine  
Liturgie.  
Au milieu  
assise au milieu :  
la supérieure  
mère Macarie  
(grecque) et  
leur père spirituel  
le père Nikita.

## SAINT LÉON LE GRAND, PAPE DE ROME

### HOMÉLIE 14

*Prononcée devant le peuple dans la basilique de saint Pierre Apôtre, le second dimanche après Pâques.*

Lecture du saint Évangile selon saint Jean : (10,11-16)

*En ce temps là, Jésus dit aux Phariséens : «Je suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. Le salarié au contraire, qui n'est pas le pasteur, à qui les brebis n'appartiennent pas, laisse là ses brebis et s'enfuit dès qu'il voit le loup venir. Et le loup se saisit des brebis et les disperse. Le salarié s'enfuit parce qu'il est un salarié et qu'il ne se soucie pas des brebis. Moi je suis le bon pasteur, Je connais mes brebis et mes brebis Me connaissent, comme le Père Me connaît Moi aussi Je connais le Père, et J'expose ma Vie pour mes brebis. J'ai aussi d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie et Je dois les conduire et elles écouteront ma voix et il n'aura plus qu'une seule bergerie et qu'un seul pasteur.»*

1. Très chers frères, vous venez d'entendre une lecture d'évangile bien instructive pour vous, mais vous avez aussi entendu parler du péril dans lequel nous sommes. Voici, en effet que celui qui est bon, non par don surajouté mais par nature, dit - «Je suis le bon pasteur.» Et pour que nous l'imitions Il ajoute la forme de sa Bonté en disant - «Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.» Il a fait ce qu'Il a recommandé, Il a montré ce qu'Il a ordonné. Le bon pasteur a donné sa vie pour ses brebis au point de changer son Corps et son Sang en sacrement pour nous et de rassasier par l'aliment de sa Chair les brebis qu'Il a rachetées. La voie du mépris de la mort nous est montrée, voie que nous devons suivre; l'image du bon pasteur est donnée pour que nous la fixions dans notre cœur. D'abord nous devons nous dépenser miséricordieusement en oeuvres extérieures pour les brebis; et à la fin si c'est nécessaire, nous devons donner notre vie pour ces mêmes brebis. De ce «d'abord» tout petit on parvient à cet «à la fin» très grand . Mais puisque l'âme par laquelle nous vivons a une valeur incomparablement plus grande que la fortune matérielle que nous possédons extérieurement, celui qui ne donne pas sa fortune pour les brebis, quand sera-t-il disposé à donner sa vie pour elles ? Il y en a plus d'un qui en aimant plus leur fortune que les brebis perdent par leur faute leur titre de pasteur. À propos de ceux-là il est ajouté ceci : «Le salarié au contraire qui n'est pas le pasteur, à qui les brebis n'appartiennent pas, laisse là les brebis et s'enfuit dès qu'il voit le loup venir.»

2. Il n'est pas appelé pasteur mais salarié, celui qui fait paître les brebis du Seigneur, non avec un amour profond mais pour des récompenses terrestres. Le salarié est celui qui remplace le pasteur mais ne cherche pas les intérêts des âmes. Il vise avidement des avantages terrestres, il se réjouit dans l'honneur de sa charge, il se repaît de gains matériels, il se complaît dans le respect que lui accordent les hommes. Telles sont les récompenses du salarié; en sorte qu'en retour de son labeur pastoral, il trouve ici-bas ce qu'il a cherché et se rend étranger à ce qui sera plus tard l'héritage du troupeau. Tant que l'occasion ne se présente pas, on ne peut pas discerner exactement s'il est pasteur ou salarié. Dans une époque calme, la plupart du temps le salarié garde le troupeau tout comme le vrai pasteur. Mais l'arrivée du loup montre avec quelles dispositions chacun gardait le troupeau. Le loup qui vient pour dominer les brebis c'est un homme injuste ou ravisseur qui opprime les fidèles et les humbles. Alors celui qui semblait être le pasteur mais ne l'était pas, abandonne les brebis et s'enfuit, car craignant le danger du loup pour lui-même il n'ose pas résister à son entreprise injuste. Il fuit non pas en s'éloignant mais par non assistance. Il fuit parce qu'il voit l'injustice,

et ne l'a dénoncé pas. Il fuit parce qu'il se terre dans le silence. Le prophète a bien dit de ces salariés : «Vous ne vous êtes pas élevés contre l'ennemi, vous n'avez pas construit un mur pour défendre la maison d'Israël de manière à tenir bon dans le combat, au jour du Seigneur.» (Ez 13,5). S'élever contre l'ennemi, c'est s'opposer par la voix libre de la raison à n'importe quelle domination mauvaise. Le jour du Seigneur nous tenons bon dans le combat pour la maison d'Israël et nous construisons un mur lorsque nous vengeons par l'autorité de la justice les fidèles innocents victimes de l'injustice des méchants. Parce que le salarié ne le fait pas, il s'enfuit lorsqu'il voit le loup venir.

3. Mais il y a un autre loup qui sans cesse chaque jour déchire non les corps mais les âmes; c'est évidemment l'esprit malin qui rode tout autour des bergeries des fidèles et cherche la mort des âmes. C'est de ce loup qu'il est question tout de suite après : «Et le loup se saisit des brebis et les disperse.» Le loup est venu, le salarié a fui, car l'esprit malin déchire les âmes des fidèles par la tentation et celui qui tenait la place du pasteur n'en prend pas soin. Les âmes périssent et le mauvais pasteur se réjouit de ses avantages matériels. Le loup se saisit des brebis et les disperse, lorsqu'il entraîne l'un à la luxure, dévore un autre d'avarice, pousse un autre à l'orgueil, crée une discorde par la colère d'un autre, excite celui-ci par l'envie, renverse celui-là dans la tromperie. Comme le loup disperse le troupeau, le diable fait mourir le peuple fidèle par les tentations. Pour réagir contre cela, le salarié ne brûle d'aucun zèle, n'est animé d'aucune ferveur d'amour parce que recherchant seulement les biens extérieurs, il supporte avec négligence les dommages intérieurs du troupeau. C'est pourquoi ceci est bientôt ajouté : «Le salarié s'enfuit parce que c'est un salarié et qu'il ne se soucie pas des brebis.» En effet la seule raison pour laquelle le salarié s'enfuit c'est qu'il est un salarié. C'est comme si l'on disait clairement : demeurer au milieu des brebis en danger n'est pas possible pour celui qui n'aime pas les brebis dont il est chargé mais qui recherche un profit terrestre. Car du moment qu'il s'attache aux honneurs, et se complaît dans les avantages terrestres, le salarié craint de s'opposer au danger pour ne pas perdre ce qu'il aime. Après avoir montré les fautes du faux pasteur, notre Rédempteur revient sur le modèle auquel nous devons nous conformer quand il dit : «Je suis le bon pasteur» et ajoute : «Et Je connais mes brebis,» c'est-à-dire Je les aime. «Et elles me connaissent.» Comme s'Il disait clairement : C'est parce qu'elles M'aiment qu'elles sont de ma suite. Car celui qui n'aime pas la Vérité, ne la connaît pas du tout encore.

4. Maintenant que vous avez appris, frères très chers, le danger que nous courons, pensez aussi suivant les paroles du Seigneur à celui que vous courez. Voyez si vous êtes bien ses brebis, voyez si vous le connaissez, voyez si vous connaissez la lumière de la vérité; si vous la connaissez, dis-je, non par la foi mais par l'amour; non par une simple croyance mais par la pratique, car c'est lui-même qui dit ce que rapporte l'évangéliste saint Jean : «Celui qui dit connaître Dieu et ne garde pas ses commandements est un menteur.» (1 Jn 2,4). C'est pourquoi le Seigneur ajoute aussitôt dans l'évangile de ce jour : «Comme le Père Me connaît et que Je connais le Père, Je donne aussi ma vie pour mes brebis.» C'est comme s'Il disait clairement : il est évident que Moi Je connais le Père et que Je suis connu du Père puisque Je donne ma vie pour mes brebis; Je montre combien J'aime le Père par cette amour qui me pousse à mourir pour mes brebis. Parce qu'Il est venu racheter non seulement les Juifs mais aussi les païens, Il ajoute : «J'ai aussi d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie et Je dois les conduire. Et elles écouteront ma voix et il n'aura plus qu'une seule bergerie et un seul pasteur.» Notre rédemption, à nous qui sommes venus des peuples païens, le Seigneur l'avait en vue lorsqu'Il parlait de conduire aussi d'autres brebis. Cela vous le voyez se produire chaque jour, frères très chers, cela vous le voyez réalisé aujourd'hui dans les nations réconciliées avec Dieu. Comme s'Il avait fait une seule bergerie avec deux troupeaux en réunissant les peuples juif et païens dans la foi en Lui : saint Paul l'atteste : «Lui même est

notre paix, de l'un et l'autre peuple Il a fait un seul troupeau.» (Ep 2,14). C'est en choisissant dans l'un et l'autre peuple des âmes droites pour leur donner la vie éternelle qu'Il conduit les brebis à leur bergerie.

5. C'est certainement de ces brebis que le Seigneur dit ailleurs : «Mes brebis écoutent ma Voix et Je les connais et elles Me suivent et Je leur donne la vie éternelle.» Et un peu plus haut : «Si quelqu'un entre par moi il sera sauvé, il entrera et il sortira et il trouvera des pâturages.» Il entrera en effet par la foi, il sortira de la foi pour la vision, de la croyance pour la contemplation et trouvera des pâturages dans le repos éternel. Donc les brebis trouveront ses pâturages puisque celui qui le suit d'un coeur simple, est nourri des fourrages de la vie éternelle. Mais que sont les pâturages de ces brebis, sinon les joies intérieures d'un paradis toujours verdoyant ? Car les pâturages des élus sont le Visage immuable de Dieu, qui, contemplé sans éclipse rassasie sans fin l'âme en nourriture de vie. Dans ces pâturages ils se réjouissent du rassasiement de l'éternité, ceux qui désormais ont quitté les filets de la jouissance de ce monde. Là les choeurs des anges chantent les hymnes, là se trouve la société des citoyens du ciel, là la fête solennelle est douce pour ceux qui reviennent de la triste fatigue de l'actuel voyage. Là se rencontrent les choeurs des prophètes qui voient l'avenir, la foule des apôtres, l'armée victorieuse des martyrs innombrables, d'autant plus joyeuse là-haut qu'elle a été ici-bas plus cruellement éprouvée; là les confesseurs sont consolés de leur constance par la récompense qu'ils reçoivent; là se rencontrent les hommes fidèles dont les voluptés du monde présent n'ont pas pu amollir la robuste virilité, les saintes femmes qui ont vaincu le monde et la faiblesse de leur sexe, les enfants qui ont transcendé leur âge par leurs bonnes moeurs et les vieillards que l'âge avait rendu sans force, mais dont le courage n'a pas faibli.

6. Recherchons donc, frères très chers, ces pâturages où nous partagerons la fête et la joie d'un si grand nombre de citoyens du ciel. Le bonheur même de ceux qui ont commencé les réjouissances nous y invite. Assurément si quelque part ici-bas le peuple venait à une grande foire ou accourait à la dédicace d'une église : à l'annonce d'une telle solennité, nous nous presserions de nous retrouver tous ensemble et nous ferions tout pour y être présent. Chacun se croirait victime d'un grave dommage de ne pas prendre part à cette joyeuse solennité avec les autres. Voici que dans la cité céleste la joie des élus éclate, tous se félicitent l'un l'autre de leur réunion et pendant ce temps là tièdes, loin d'aimer l'éternité, nous ne brûlons d'aucun désir du ciel, nous ne cherchons pas à participer à une fête si magnifique. Et nous étant privés de ces joies, nous sommes contents ! Enflammons donc nos âmes, mes frères, que notre foi se réchauffe en ce qu'elle a cru, que nos désirs s'enflamment pour les biens du ciel, car aimer c'est déjà aller. Que nulle adversité ne vous retienne loin de la joie intérieure de cette fête. Car si on désire se rendre à un endroit donné, la difficulté de la route, quelle qu'elle soit, ne change pas ce désir. Qu'aucune prospérité flatteuse ne nous séduise, car le voyageur qui en voyant des pâturages agréables sur sa route oublie d'aller où il voulait n'est qu'un sot. Que notre âme aspire donc d'un grand désir à la patrie céleste, qu'elle ne désire rien en ce monde puisqu'elle devra l'abandonner bien vite. De sorte que si nous sommes vraiment les brebis du céleste pasteur, en ne nous arrêtant pas dans les plaisirs de la route, nous serons rassasiés par les célestes pâturages à notre arrivée au ciel.



S'il nous faut choisir entre la vie et la mort quand il est question  
de la foi, la mort nous paraît préférable.  
Vie de saint Sabas (57)